

de s'en aller ; que les Princes de la Maison de Guise prenoient un autre poste sans conséquence , sçavoir , à côté de la Caleche de la Reine , & que pas un des Maisons de Rohan & de Bouillon ne s'y trouveroient , de sorte qu'il ne restoit plus aucun embarras que celui du Comte de Soissons.

Le lendemain 25. qui étoit la veille de l'entrée , le Roi tint dès le matin un Conseil particulier chez Monsieur le Cardinal pour le régleme[n]t des rangs & l'ordre de cette marche , où étoient Monsieur le Chancelier , les Secretaires d'Etat , les Maîtres des Cérémonies , & quelques autres. Là il fut réglé que l'on marcheroit selon l'ordre des Duchez & non des Pairies , ce qui donnoit au Prince de Tarente la préférence au dessus du Duc d'Uzez , lequel est plus nouveau Duc , quoi que plus ancien Pair , & à Monsieur le Duc de Roanez par dessus les autres Ducs & Pairs après ceux là. Mais Monsieur d'Uzez ayant appris ce reglement se résolut dès lors à ne se pas trouver à l'assemblée.

Quant à la principale difficulté , qui regardoit le Comte de Soissons , les petits

vits Mémoires d'exemples qui avoient été présentez au Roi & à S. Eminence, n'ayant point été lûs au Conseil, Monsieur de Rhodes y fit lire celui qu'on lui avoit aussi donné ; sur quoi ceux qui y assistoient témoignèrent tous d'une voix que la chose ne faisoit point de difficulté après tant d'exemples ; mais le Roi se leva sans rien conclure, ainsi qu'on l'a sçu depuis.

Deux de Messieurs les Ducs s'étant présentez au Roi au sortir de ce Conseil, il leur dit que le sieur de Saintot leur diroit comme toutes choses y avoient été réglées ; mais comme ledit sieur de Saintot étoit entouré d'une infinité de gens qui vouloient apprendre de lui l'ordre de leur marche, il ne pût dire autre chose à ces Messieurs, sinon que Monsieur le Comte de Soissons marcheroit entre eux & les Princes du sang, & qu'à deux heures après midi il iroit leur en dire le particulier, au lieu qu'ils lui marqueroient.

On l'attendit chez Monsieur le Duc de Brissac, qui étoit malade, depuis les deux heures jusqu'à quatre ou cinq, sans en avoir aucune nouvelle, ce qui fit remettre la partie à huit ou neuf

heures du soir à la Place Royale. Monsieur de Saintot y vint à neuf heures avec l'ordre de l'entrée signé du Roi, mais qui ne marquoit autre chose à l'égard des Ducs, sinon qu'après les Princes du sang marcheroient les Princes & Ducs & Pairs.

Cette expression generale, qui n'éclaircissoit point la difficulté, obligea Messieurs les Ducs de presser Monsieur de Saintot, s'il vouloit dire que Monsieur le Comte de Soissons ne feroit qu'un même Corps avec les Ducs, & que le plus ancien d'eux seroit à sa gauche: il répondit qu'il croyoit que cela se devoit entendre ainsi, vû que cela s'étoit toujourns pratiqué de la sorte; mais que si Messieurs les Ducs vouloient se trouver le lendemain matin de bonne heure au Trône dressé à la tête du fauxbourg S. Antoine, où le Roi devoit recevoir les harangues & soumissions de tous les Corps avant que de commencer l'entrée, S. M. regleroit assurément la chose sur le champ selon qu'ils le prétendoient.

Mais Messieurs les Ducs, qui jugerent bien selon toutes les apparences que cette résolution affectée n'étoit que

pour leur faire faire ce pas, afin de les engager ensuite, par un absolu commandement du Roi, auquel ils auroient été obligez de déferer en présence, à suivre Monsieur le Comte de Soissons, conclurent tous unanimement qu'ils ne devoient point sortir de Paris, pour se presenter devant le Roi avant que la chose fût réglée.

Ainsi ils prièrent Monsieur de Rhodes, qui ne venoit que de revenir du Bois de Vincennes sans avoir rapporté sur cela d'ordre plus précis, de sçavoir du Roi le lendemain matin à son arrivée au Thrône, si S. M. n'entendoit pas qu'ils marchassent à côté de Monsieur le Comte de Soissons, & que les Ducs nouveaux ne doublassent point avec eux.

Messieurs les Ducs se rendirent tous de bon matin chez Monsieur le Duc de Lesdiguières, comme le lieu le plus proche & le plus commode pour aller ensemble trouver le Roi, si on en recevoit une réponse favorable; mais ils apprirent par le retour du Gentilhomme qu'ils avoient envoyé à Monsieur de Rhodes auprès du Trône, que le Roi vouloit que Monsieur le Comte de Sois-

sons marchât seul, & que c'étoit une chose réglée qui ne se pouvoit plus changer.

Le Roi ayant en même tems demandé si les Ducs n'étoient pas là près du Thrône, cette parole jointe aux autres circonstances de toute cette procédure, leur faisoit assez connoître qu'on vouloit les engager à faire deux choses qui blesseroient irreparablement la première dignité du Royaume qu'ils avoient chacun l'honneur de posséder, en donnant à l'avenir un exemple si public & si authentique d'une chose qui n'en avoit point encore eû par le passé, leur fit conclure tous d'une voix à ne point sortir de Paris, & à s'excuser d'aller à l'entrée.

On jugea bien qu'un incident aussi considérable que celui là paroïtroit beaucoup dans une cérémonie aussi solennelle qu'étoit cette entrée; & que la rencontre de toutes les autres considérations que chacun sçait, pourroit donner quelque mécontentement d'eux à la Cour. Comme en de semblables rencontres on avoit toujours souffert que ceux contre la prétention desquels on jugeoit les rangs se retirassent sans y

assister, on ne croyoit pas que la chose fût reçûe avec tant d'aigreur, & principalement en ce qu'aucun des Ducs n'avoit reçu d'ordre particulier de s'y trouver. Cependant dès le lendemain de l'entrée à deux heures après midi Messieurs les Ducs d'Uzez & sa femme, de Lesdiguières, & de Chaulnes, eurent ordre de sortir de Paris dans 24 heures pour se retirer le premier en ses terres de Languedoc, le second à sa Maison de Ragny en Bourgogne, & le troisième à Blois, où il n'a ni Maison ni terre, ce qu'ils exécuterent ponctuellement.

Le soir du même jour les Ducs de Sully & de Richelieu reçurent un autre ordre; sçavoir, de n'assister à aucune cérémonie, & le jour d'après le Prince de Tarente, & les Ducs de Luynes, de Valentinois, & de Roanez, eurent le même ordre, sans qu'on ait bien sçû la raison de cette différence d'ordre & de tems, sinon que le Roi a fait témoigner à ces derniers qu'il les traitoit plus favorablement que les autres, parcequ'il avoit appris qu'ils n'avoient pas été les principaux Auteurs des délibérations qui s'étoient prises

en leurs assemblées : Monsieur le Duc de Brissac s'étant excusé quelques jours auparavant sur sa maladie d'aller à l'entrée, ne reçut point d'ordre.

Quelques-uns ont cru qu'il y eut de faux freres entre Messieurs les Ducs, mais ce qui en fait douter, c'est que tous ayant été d'un même avis, il y a apparence que les choses ne furent pas fidèlement rapportées, de sorte qu'il y a bien plus de vrai semblance, à ce que l'on dit alors, que l'on avoit rendu de mauvais offices aux uns plus qu'aux autres, & que cela vint principalement des Ducs à brevets, quatre desquels ayant pris en cette marche derriere Monsieur le Comte de Soissons la place que les vrais Ducs n'avoient pas voulu prendre, avoient fait leur Cour aux dépens des autres, prétendans que cette complaisance leur attireroit beaucoup d'avantages, à cause de la satisfaction que la Cour leur témoigna en cette rencontre.

NOUVEAU
VOYAGE
D'ANGLETERRE.

Par M. D***.

AMICI,

Dum vivimus, vivamus.



P R E F A C E.

J'Ose assurer le public que cette Relation est très-sincere ; & il n'y a point de vanité dans cet aven. J'ai étudié le genie Anglois avec beaucoup d'attention , & j'ai tâché de le développer le plus finement que j'ai pû. Un séjour de près de dix mois à Londres , & quelque accez à la Cour , m'en ont fourni les moyens. Je passai même en Angleterre dans le tems du monde le plus favorable au desseinz que j'avois formé : tous les esprits étoient dans une agitation terrible ; le Ministère venoit de changer , & ceux qu'on avoit obligez de quitter les premieres places , se vangeoient des nouveaux Favoris par des bruits injurieux , & par des satires outrées. Ce fut dans une conjoncture si délicate pour un Ministre étranger , que Monsieur le Duc d'Aumont arriva en Angleterre. La magnificence de sa Maison , l'éclat de

son train, ses qualitez personnelles; & sur tout un grand fond d'honneur, soutenu d'une liberalité judicieuse, & de cette politesse vive qui sçait gagner les cœurs, lui acquirent bientôt l'estime d'une Nation qui la prodigue rarement. Ce seroit ici le lieu de parler de cette ambassade, la plus brillante qu'on ait vüe en Angleterre depuis celle du Maréchal de Biron, qui y passa en 1601. accompagné de trois cens Gentilshommes François: mais je craindrois d'entreprendre sur les droits de ceux qui travaillent à l'histoire de la paix si heureusement conclüe à Utrecht. Cette paix sera un monument éternel de la prudence & de la sagacité des François dans les negociations. Mais il est tems de revenir à ma Relation. Elle est mêlée de prose & de vers; & j'ai senti, en la composant, combien ce mélange étoit difficile: j'aurois fort souhaité pouvoir y répandre cette élégance & cette vivacité qui caractérisent si bien le voyage de Bachaumont & de la Chapelle; mais je ne sens que trop qu'elles y manquent; peut être aussi que la matiere que j'ai traitée n'étoit pas fort susceptible d'agrémens. Quoi qu'il en soit, j'avoüerai naïvement que deux sortes de personnes pourront censurer

cet ouvrage : sensible à leur critique , je vais la prevenir. Les uns trouveront ma maniere de voyager trop badine : & ce seront des sçavans du premier ordre , gens infatigables , & dont tous les momens sont precieux : ils trouveront que ma Relation est trop pensée , que je ne parle ni de medailles , ni de manuscrits ; que je n'ai point foinillé dans les Bibliothèques d'Oxford , ou de Cambridge ; enfin , que j'ai negligé les conseils de l'Auteur ennuyeux qui a écrit sur l'utilité des voyages. J'avoüe que ces plaintes sont bien fondées , & que je n'ai point parcouru l'Angleterre , comme le Pere Mabillon a parcouru l'Italie , & M. Spon la Grèce. Mais leur maniere de voyager est-elle la seule estimable ? Je n'entrerai point dans cette discussion, elle me meneroit trop loin ; je dirai seulement que le monde poli , & les gens de bon goût , prefereront peutêtre la connoissance du caractere particulier d'une Nation , à de vains éclaircissemens sur des antiquitez douteuses , ou souvent ridicules. C'est aussi leur approbation que j'ai recherchée , en composant cet ouvrage ; trop heureux , si je puis dire avec le Poëte ami de Mecenas ,

Principibus placuisse viris , non ultima laus est.

Les autres me blameront d'avoir parlé des Anglois trop librement. Ce reproche a de quoi me toucher ; & je vais y répondre le plus brièvement que je pourrai. En vérité l'on auroit raison de me croire parvenu au comble de l'extravagance, si je refusois aux Anglois les éloges qu'ils méritent : nez presque tous avec une profondeur de génie extraordinaire, & un grand amour pour la liberté, ils ont sagement empêché qu'on ne touchât aux anciennes constitutions de l'Etat, & qu'on ne leur ravît leurs privilèges. Ce sont eux d'ailleurs qui ont le plus contribué au rétablissement des Sciences : la Physique, la Geometrie, l'Algebre & la Medecine, leur doivent une partie des beautés dont elles ont été enrichies dans ces derniers tems. J'ose encore assurer qu'il n'y a aucun Royaume en Europe, où l'art de raisonner (cet art si difficile, & qui est, pour ainsi dire, la clef de toutes les Sciences) soit plus cultivé qu'en Angleterre. Les bons livres y sont très-communs & très-estimez. Les Auteurs ne s'y contentent point d'effleurer les matieres, comme on fait en France : ils les approfondissent avec une sagacité & une force qu'on ne peut trop admirer.

Voilà ce que je pense en general des Anglois. Mais cette bonne opinion a-t-elle dû me faire aprouver ce qu'il y a de bizarre dans leurs coûtumes & dans leur maniere d'agir ? La raison est la mesure generale à laquelle il faut rapporter toutes les actions des hommes ; & quand on juge suivant les lumieres qu'elle présente , on est sûr de ne se jamais tromper.

*Est modus in rebus , sunt certi
denique fines ,
Quos ultra citrà que nefas con-
sistere rectum.*

Ainsi je ne serai point surpris qu'un étranger qui aura demeuré quelque tems en France , désaprouve ce qu'il y a de vicieux & de blamable dans nos mœurs. Peut-on , par exemple , n'être pas choqué à Paris de l'insolence des petits-Maitres , de la hardiesse des femmes coquettes , des fortunes rapides de ces hommes nouveaux , & les premiers de leurs races ; enfin , de ce mauvais goût qui commence à gâter les productions de nos meilleurs Auteurs ?

Après ce que je viens de dire , si les Anglois s'opiniâtrent encore à me blamer,

je me deffendrai par leur propre exemple. Ils ſçavent que *M. Molesworth*, en revenant de *Dannemarck*, où il étoit Envoÿé extraordinaire, fit imprimer une Relation très-satirique de l'état present de ce Royaume. Le Roi de *Dannemarck* chargea même alors son Resident à la Cour d'Angleterre d'en demander raison; mais ce fut vainement. Le Chapelain qui suivit *Milord Portland*, après la paix de *Ryswick*, n'écrivit-il pas aussi contre la France d'une maniere très-aigre? & je n'ai point ouï dire qu'on l'en eût repris. De tout tems les hommes se sont crûs en droit de se blamer réciproquement, & d'attaquer leurs ridicules. Ainsi je me flate que les Anglois me pardonneront les raileries qui me sont échapées sur leur sujet, & qu'ils ne feront pas plus de cas de ma Relation, qu'ils en firent autrefois de celle de *Sorbiere*.

Liberiùs si

Dixero quid, si fortè jocosus,
hoc mihi juris

Cum veniâ dabis.



NOUVEAU
 VOYAGE
 D'ANGLETERRE.

A MONSIEUR L'ABBE' DE B....

FAites grace, MONSIEUR, à un paresseux ; ne vous revoltez point contre ma nonchalance ; il y a si longtems que je n'ai mis la main à la plume que je me sens presque incapable de vous rien envoyer de bien exact ; le moindre travail me fatigue, & je n'ose consacrer à une étude sérieuse des momens qui sont peutêtre dûs à l'oïsveté. Cependant il faut vous obéir. Vous ne voulez vous payer d'aucune excuse ; & pour comble de disgrâce, je me souviens de la parole que je vous ai donnée, en partant de Paris.

*Nous étions cinq buveurs joyeux ,
 Autour d'une table cynique ,
 Ornez d'un lierre bachique ,
 Tous amis , tous voluptueux :
 Quand decoiffant une bouteille ,
 Je jurai par le Dieu charmant
 Des plaisirs & de l'enjoûment ,
 Que j'aurois soin de vous écrire ,
 Deux fois au moins par chaque mois ,
 Et de vous faire en secret rire
 En parlant des mœurs des Anglois.*

Six mois se sont pourtant écoulés ,
 sans que vous ayez reçu de mes nouvel-
 les ; mais ce n'est point à moi que vous
 devez vous en prendre ; les Anglois
 sont gens difficiles à caractériser. Ils
 vous échappent , dans le même mo-
 ment où vous vous imaginez les avoir
 saisis par quelque endroit essentiel ;
 rien de solide dans leurs pensées ; rien
 d'uniforme dans leurs mœurs, l'inconf-
 tance & la legereté sont la base de leur
 caractère. Je dirai quelque chose de
 plus ; ils sont inconstans par goût , &
 légers par reflexion ; cela leur est par-
 ticulier.

*Tels que le volage Prothée ,
Ils changent cent fois de pensée ,
De goût , de croyance , d' humeurs ;
Et souvent la même journée
Les voit gais , tristes & rêveurs.*

Ainsi, Monsieur, ne vous étonnez pas si je vous envoie une Relation si courte, elle sera du moins sincere. Ce n'est point qu'à l'exemple des voyageurs les plus renommez, je ne puisse décrire des bâtimens, ou vous parler des principales beautez du pais. Mais je me contente d'étudier les hommes, & de remarquer leur genie. J'abandonne aux Compilateurs le plaisir de charger leurs tablettes de tout ce qui se présente également à la vuë des sots & à celle des gens d'esprit.

*Est-on plus heureux ou plus sage ,
Pour sçavoir la juste largeur
D'un bâtiment , ou sa hauteur ;
Pour sçavoir le veritable âge
D'un vieux Titre , ou d'un Ma-
nuscrit ?*

*Faloux d'une plus belle gloire ,
Je veux éclairer mon esprit ,
Et non point charger ma mémoire.*

Vous me voyez , Monsieur , assez bien disposé pour voyager agréablement. Je me prête tout entier à cette espece de plaisir , que les differens ridicules des hommes font goûter à un esprit critique. Que d'infatigables voyageurs reviennent chargez d'une ample moisson de medailles , ou d'un tas de manuscrits tirez des plus sombres Bibliothèques : je ne leur envierai point leurs travaux , plus satisfait de lire dans le cœur des hommes , que de déchiffrer un monument antique.

*Ce monde presente à nos yeux
Mille spectacles curieux ,
Sa scene mobile & changeante ,
Toujours me reveille & m'enchanté.
Chacun heureusement malin
Se trompe , & rit de son voisin.*

Voilà en peu de mots toute l'histoire des hommes : indulgens pour eux mêmes , ils ne s'occupent qu'à découvrir le foible des autres. Cela fait que personne ne se corrige , & que les plus grands travers ont la liberté de paroître impunément.

*Ni plus ni moins que nôtre France ,
L'Angleterre est un vrai séjour
De sottise & d'extravagance.
La folle erreur y tient sa cour ,
Et voit éclater tour à tour
L'entêtement, ou l'inconstance.*

J'arrivai cependant à Douvres fort prévenu en faveur des Anglois. La bonne opinion que j'en avois conçüe diminua un peu dans la suite : ils me forcèrent malgré moi de ménager mon estime ; & quelle estime meritent des gens assez hardis pour mépriser toutes fortes d'étrangers , & assez vains pour ignorer la cause de cette espece de mépris ?

*Ils n'estiment que leurs ouvrages.
Ils pensent être les vrais sages ,
Seuls amis de la probité ,
De l'honneur & de l'équité.
Science , art , métier , politique ,
Raison , vertu , sagesse & loix ;
Tout est soumis à leur critique,
Et rien n'est bon , s'il n'est Anglois.*

Ils ont sur tout une peine extrême à entendre louer nos meilleurs Ecrivains ;

c'est un sacrifice qui coûte trop à leur vanité ; jamais l'amour propre a-t-il plus loin porté ses droits ? Ils regardent les éloges qu'on donne aux François, comme une injustice faite à la nation : étrange bizarrerie, & dont ils ne sentent point le ridicule ! Si on les force quelquefois d'approuver Montagne, Despreaux, ou la Bruyere, ils avouent en même tems qu'on n'en connoit pas tout le prix en France. Ils se dédommagent par là de ce que leur amour propre & leur vanité ont pû souffrir.

*Je parlois un jour de Voiture,
Et je vantois l'esprit charmant
Qu'il a reçu de la Nature.
C'est un Anglois assurément,
Me dit quelqu'un d'un ton de maitre,
Ou du moins il le devoit être.*

Le lendemain de mon arrivée à Douvres j'allai coucher à Cantorberi. C'est une ville propre, bien située, & qui sans avoir rien d'extraordinaire, paroît assez riante. Une pieuse curiosité me conduisit dans l'Eglise Cathedrale, j'eus le plaisir d'y remarquer une épitaphe qui me divertit fort : elle a été compo-

fée en faveur de je ne ſçai quelle femme regardée comme une Heroïne , pour avoir eû (^a) dix-fept enfans.

Aplaudiffez à ce trait glorieux :

Tendres Amours , celebrez ſa mémoire !

Un Héros que ſuit la victoire

Eſt moins agréable à vos yeux.

Après deux jours d'une marche fort ennuyeuſe , je me trouvai aux portes de la ville de Londres. Une fumée épaiſſe & une odeur déſagréable me l'avoient déjà annoncée. J'eus quelque peine à m'apriivoiſer avec le ſouphre , qu'on y respire : c'eſt l'effet du charbon de terre. Londres eſt preſque toujours environné d'un nuage inaccessible aux rayons du Soleil.

Phœbus à la blonde criniere

N'y paroît jamais que croqué,

Et le plus beau jour eſt maſqué

Par une blaffarde (^b) lumiere.

(*a*) Juvenal en parlant d'une femme qui avoit eu pluſieurs maris , dit agréablement : *Titulo res digna ſepulchri.*

(*b*) Un Ambaſſadeur d'Eſpagne auprès de la feuë Reine d'Angleterre , dépêchant un Courrier à Madrid , le chargea de bien faire ſes complimens au Soleil. Il y a ſix mois, ajouta-t-il , que je ne l'ai vû.

J'ai même cru souvent que Phœbus vouloit faire banqueroute à l'Angleterre ; ce qui m'étonnoit : car de tous les Dieux qui se mêlent des affaires du monde , c'est peutêtre celui qui agit avec le plus de regularité ; il s'acquitte en vrai bourgeois de ses moindres fonctions , & l'on ne voit presque jamais qu'il manque à son devoir : cependant les Anglois ont lieu de s'en plaindre , il les traite assez negligemment ; aussi meritent-ils cette espece de disgrâce.

*Car legers & capricieux ,
 Ils voulurent tous que la Lune
 Fût l'unique objet de leurs vœux ,
 Et l'arbitre de leur fortune.
 Le soleil jaloux de l'honneur
 Qu'on faisoit à sa jeune sœur ,
 Parbleu , dit-il , plein de furie ,
 Vous ne me verrez de la vie :
 Ou si je jette par hazard
 Sur vous quelque ambigu regard ,
 Croyez , Messieurs les lunatiques ,
 Que ce sera pour m'assurer
 De vos allûres fanatiques ,
 Et non point pour vous éclairer.*

La colere du bon Phœbus me paroît un peu vive : j'en ai souyent raisonné

avec d'habiles Anglois, qui veulent recourir à des preuves Physiques : je n'y ai fait aucune attention, persuadé que cette science est le dernier retranchement où se fortifie nôtre orgueil, vous auriez agi comme moi,

*Vous, qui dans l'aimable molesse
Puissez vos plus charmans plaisirs,
Et qui bornez tous vos desirs
A braver l'austere sagesse.*

Les premiers jours que je me trouvai à Londres se passerent à recevoir & à rendre quelques visites ; c'est un esclavage auquel nous soumet la politesse. Je l'avouërai à l'honneur des Anglois, ils ont banni du commerce de la vie tout ce qui ne seroit qu'à l'incommoder : longs complimens, & discours où le cœur n'a point de part ; en un mot, la petite oye de la civilité n'est point en usage chez eux : ils jouënt une comédie moins gracieuse que les François ; mais le fond de leur piece est plus conforme à la nature.

*Aussi l'ingénieux Moliere,
En peignant d'un adroit pinceau
Ce Melancolique (*) Severe*

(*) Le Misantrope.

*Dont il outra le caractère ,
 Nous a donné le vrai tableau
 D'un Anglois bagard , mais sin-
 cere.*

Cette sincerité n'a point de bornes , on se déchire à Londres sans aucun ménagement , & on censure les sottises les plus qualifiées : aucun ridicule n'y a le privilege de briller impunément : chaque parti a ses Ecrivains ; & chaque Ecrivain est dévoué à son système politique. Toute l'Angleterre est , pour ainsi dire , divisée en deux corps , aussi animez l'un contre l'autre , que si des interêts differens les séparoient : & ce n'est point à la Cour seulement que l'esprit de parti se fait sentir , mais aussi parmi le peuple ; un bourgeois , un simple artisan , croit avoir sa part dans la querelle generale de la Nation : il s'agite , il s'inquiette , il s'abandonne à son goût politique ; il porte ses vûes aussi loin qu'un premier Ministre ; ses propres affaires l'occupent moins , on diroit qu'il est chargé des plus importantes negociations. J'ai vû quelquefois qu'à l'exemple de nos Charlatans ,

*Sur un Theatre politique
S'établiſſoit un Tabarin,
Qui tenant la gazette en main,
Parloit de la choſe publique
D'un ton vrayment Académique.*

Une populace attentive l'entouroit gravement, & lui propoſoit ſes doutes. Le refrain ordinaire de cette ſcene burleſque conſiſte à avouër

*Qu'un Gouvernement Anarchique
Eſt préférable au Monarchique.*

Il y a une fureur raifonnable en Angleterre qu'on ne connoit point ailleurs ; la populace fait ſérieuſement les plus grandes folies : ſuſceptible de paſſions contraires, elle applaudit le matin à un homme qu'elle conduit le ſoir ſur l'échaffaut (*) une férocité grave & ſtupide regle tous ſes mouvemens ; on s'apperçoit même que cette férocité entre pour beaucoup dans le ſyſtème politique que chaque parti s'eſt formé : elle

(*) Voyez le livre intitulé, *Metamorphoſis Anglorum, ſive mutationes variæ Regum, Regni & rerum Angliæ.*

fraye une route facile aux plus grandes revolutions. On n'est point ici étonné du changement des Ministres, ni de la décadence des fortunes les mieux établies : on le seroit plus de leur durée : il faut que chacun paroisse successivement sur le théâtre, le même spectacle ne peut longtems plaire.

*La Fortune toujours fuyante ,
Ne plaît ici que par son changement.
L'un en gémit, l'autre en plaisante,
L'un s'éleve rapidement !
Son rival vient qui bientôt le sup-
plante ,
Chacun vit , sans sçavoir comment.*

Le goût que les Anglois ont pour les revolutions les plus sanglantes, paroît assez vif jusque dans leurs plaisirs. Un combat d'animaux qui se déchirent, ou de deux Gladiateurs prêts à s'égorger, est un spectacle auquel ils courent en foule. Cette espece de divertissement perd chez eux tout ce qu'il a de barbare, & ne paroît aux plus sensez qu'une bagatelle délicate. Je ne sçai si ce n'est point là une marque certaine que leurs mœurs sont en-

core impolies & grossieres. Un goût raffiné cherche des plaisirs qui flatent la nature, & dédaigne ceux qui la choquent ; ces Athletes qui n'ont en vûë qu'un gain sordide, lui font horreur. Les Anglois au contraire proportionnent leurs applaudissemens à la cruelle bravoure de ces malheureux ; leurs blessures les réjouissent, & le sang dont ils sont couverts les divertit. Tout au contraire (& je dois le dire à la décharge du genre humain)

*Dans ces lieux qu'habite Cypris ,
On ne voit briller que les Ris ,
Les jeux, les Amours & les Graces ;
Jamais on n'a vû sur leurs traces
La barbare & triste fureur
Passer pour un plaisir flatteur.*

Le Théâtre n'a point encore secoué le joug de la ferocité : c'est d'elle qu'un Sophocle, ou qu'un Euripide Anglois, emprunte les idées du sublime. Quelles idées, grands Dieux ! & qu'elles choquent la sage nature ! Les Tragedies sont ici dénuées de mœurs & de caracteres : c'est une histoire de trente ou quarante années, histoire plus fabuleu-

se souvent que celles de nos vieux Romanciers ; mais en revanche les Héroïnes de la piece sont folles , & presque tous les Héros se donnent la mort. Qu'on ajoûte à cela quelques apparitions d'esprits , une pompe funebre , & un récit de bataille : voilà une Tragédie Angloise qui sera louée sans aucun ménagement.

*Le peuple approuvant ces merveilles,
Les préfere aux (*) doctes écrits
Des Racines & des Corneilles ,
Ces grands & solides esprits
Qui ménageant la force & la tendresse ,
Ont triomphé de Rome & de la Grèce.*

Les Comédies Angloises sont plus estimables ; une variété presque infinie de caracteres leur donne un air d'élégance & de vivacité qui plaît aux connoisseurs ; je voudrois seulement qu'on les dépouillât de ces plaisanteries basses , & de ces expressions grossieres qui sont

(*) C'est ce que j'ai vu arriver au sujet de la Tragédie de Caton, composée par M. Addison, qui a été regardée en Angleterre comme un chef d'œuvre , quoi que ce fût une pièce médiocre.

le charme de la plus vile populace ; mais l'ingénieuse urbanité n'est point du goût des Anglois , ils seroient fâchez qu'une image délicate leur fit sentir un ridicule grossier. On exposa il y a quelques années sur la scene le fameux (*) M. Boyle , & son austere gravité ne fut point épargnée. Dieu sçait quelles furent les plaintes des Philosophes , dont tout le corps se crut offensé par cette Comédie satirique ; mais quelque chose qu'ils tenterent , ils ne pûrent jamais la faire supprimer ; le plaisir de voir ouvertement railler un homme connu , l'emporta sur ce qui étoit dû à la bienséance,

*Ainsi, par un Grec effrené ,
Socrate fut jadis berné.*

*Loin de reprimer sa licence ,
Athenes de ses vers plaisans
Admira les tours médifans ,
Et couronna son insolence.*

Les promenades publiques font une partie des plaisirs de ce pais-ci. La vani-

(*) C'étoit un Physicien habile , grand faiseur d'experiences , & adroit Machiniste , d'ailleurs homme credule & superstitieux.

té, la coquetterie, & l'envie de briller, y jouient des rôles assez considerables. On ne voit gueres en France de spectacle plus brillant que celui que le cours de Londres offre pendant tout l'été : un grand nombre de carrosses magnifiques, & remplis d'objets gracieux, amuse agreablement une vûë qui aime à s'égarer. Il est cependant étrange que les femmes n'osent s'y montrer qu'avec leurs maris, ou avec d'autres femmes : un étranger n'a jamais le plaisir de les accompagner. En revanche on trouve des personnes commodes qui, sous prétexte de vendre des oranges, se chargent d'un billet doux, & le glissent adroitement. Il se passe même par leur moyen des conversations assez agreables, & qui sans être vives, ne laissent pas d'être interessantes.

Qu'Amour est un maître excellent !

Pas ne voudrois d'autre regent,

Pour avoir esprit & souplesse,

Je remets tout à son adresse.

Quand il veut, il trompe un Argus,

Et saisit pucelle friande :

Jamais ne s'expose aux refus,

Qui bien déchiffre sa legende.

Quand l'heure de la promenade est passée, chacun ordinairement se retire dans sa maison; la tristesse s'en empare, & le mari commence à profiter des charmes qu'une nuit importune dérobe aux yeux du public. Ces petit soupez de Paris, dont vous connoissez tous les agrémens, ne sont point ici en usage: on ignore les plaisirs qu'une liberté délicate inspire dans ces heures où regne le silence & la tranquillité.

*Quand Bacchus ordonne une fête,
Il choisit la nuit toujours prête
A favoriser ses desirs.
C'est elle qui, vive & coquette,
Sçait l'art de le mettre en goguette,
Le jour fait languir les plaisirs.*

Cependant en Angleterre on ne connoit que les dînez; la profusion y brille plus que la délicatesse; on croiroit choquer la nature, en la reveillant par la nouveauté d'un mets, ou par la bizarrerie d'un ragoût; toutes les viandes y sont déguisées grossièrement: aussi la volupté Angloise n'est-elle pas ingénieuse; elle me paroît trop circonspecte & trop pesante, pour donner à un

repas cette étendue d'élegance qui lui convient ; une sagacité peu raffinée en fait de bonne chère semble être l'appanage de cette nation : elle ne peut vanter un Héros comparable à nos Blots (*) & à nos Chapelles, ces gens délicats & polis, l'ornement d'une table splendide. Comme je me suis trouvé souvent à ces repas dont les Anglois vantent la magnificence, je veux bien vous en faire une exacte description.

*Tendres Buveurs, friands Gourmets,
 Vous, qu'à parez de tous ses traits
 L'aimable & riante jeunesse,
 Soyez attentifs à ma voix :
 Venez, & d'un repas Anglois
 Admirez la délicatesse.*

Un alloyau de monstrueuse figure étonne d'abord une vûe peu accoutumée aux repas des Centaures & des Lapithes. On voit ensuite venir plusieurs plats, où les viandes roties & bouillies,

(*) Blot avoit été domestique de Gaston Duc d'Orleans. J'ai de lui plusieurs Chançons & quelques Satyres assez bien caractérisées. Chappelle est l'Auteur de l'ingenieux voyage, si souvent imprimé. Voyez l'édition qui en a été faite à la Haye en 1714.

separées par des compartimens de legumes, font un effet assez bizarre : elles ne sont pas certainement propres à flater l'œil, ni à reveiller un appetit languissant. Je ne parle point des ragoûts particuliers à la nation : ce seroient de mauvaises découvertes pour la France, & nos bonnes tables ne voudroient pas s'en prévaloir ; car vous sçavez que pour l'ordinaire,

*En dépit d'un goût raffiné,
 Dans des flots de beurre tanné
 Toutes les viandes sont noyées,
 Et de citron assaisonnées.*

Il ne faut point parler aux Anglois de ces rôts succulens, dont nous faisons tant de cas. *Ce sont des bagatelles, disent-ils, & des amusemens qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent manger en badinant ; nous aimons le sérieux jusqu'à table.* Aussi la nature les a-t-elle punis ; le bon gibier est fort rare en Angleterre, à peine en trouve-t-on dans les repas curieusement préparés.

*Est-il forfait plus punissable,
 Que de retrancher d'une table
 Ortolans, Cailles & Perdrix ?
 Grands Dieux ! quel étrange caprice,
 Peut-on faire plus d'injustice
 Aux convives d'un goût exquis ?*

Les Anglois sont charmez de rester longtems à table ; le vin n'y est point épargné , & l'usage serieux qu'ils en font , marque un devoûment entier aux ordres du Dieu Bacchus. Ce ne sont point des chansons polies , ni d'agréables pensées qui amènent ici la débauche , on s'enyvre de dessein prémédité ; la délicatesse veut peutêtre qu'on oublie sa raison à une table libertine , & qu'on s'abandonne au plaisir , sans trop paroître vouloir s'y abandonner. Mais les Anglois connoissent peu ces maximes raffinées , ils n'ont jamais sçu l'art de perfectionner leur goût , ni de sentir avec finesse. Oserai je le dire , ils sont aussi graves à table que dans une séance du Parlement , ils y font le même de leur raison.

*S'enyvrer sérieusement ,
 Est l'effort d'un grand jugement
 Qui me fait chérir la mémoire
 Des graves & sages Anglois.
 Pour nous autres , gentils Gaulois ,
 Nous n'aspirons à telle gloire ,
 Et , comme gens vifs & courtois ,
 Désirons joyeusement boire.*

Il n'est point , à mon avis , de spectacle plus comique que celui de quinze ou seize buveurs , qui s'enyvrent posément. Pourra-t-on se l'imaginer ? Des personnes austères , avec un maintien affecté & des manières pesantes , passent douze heures de suite , sans se dire un seul mot. Les bouteilles se succèdent les unes aux autres , & elles ont une éloquence naturelle qui persuade les convives. Il n'est point besoin de les exciter au plaisir , une résolution ferme de s'enyvrer est le motif gracieux qui les anime. L'agrément de cette espèce de repas muets n'est point une chose qui soit connue en France , nous voulons égayer la volupté , & nous craignons sur tout qu'elle ne paroisse trop chagrine.

Toi, qui jamais de l'imposture
 N'empruntes le masque trompeur ;
 Douce Morale d'Epicure,
 Que tu sçais bien flater mon cœur !
 Par toi la fougueuse jeunesse
 Modere ses emportemens :
 Tu prêtes même à la sagesse
 De voluptueux sentimens.

Les Anglois en general n'aiment que les vins épais & grossiers ; aussi conviennent-ils à l'austere gravité qu'ils affectent jusques à table. Seroit-il juste après tout qu'un repas serieux fût accompagné de la délicatesse du vin de Bourgogne, ou de la legereté de celui de Champagne ? La nature proportionne le goût aux plaisirs qu'on doit sentir, & les plaisirs à l'usage qu'on en sçait faire. Un Anglois sombre & politiquement rêveur mérite-t-il de savourer à longs traits

Ce Champagne délicieux,
Dont la piquante gentillesse
Inspire la douce allegresse,
Et nous rend semblables aux Dieux ?

Occupez sans goût, & oisifs avec

trop de reflexions , les Anglois passent la partie la plus considerable de leur vie dans les caffez. Ce sont des retraites où la liberté & la hardiessé regnent impunément ; les rangs y sont confondus , & c'est dans cette espece de desordre qu'on fait ici consister tout le plaisir. Les assemblées tumultueuses sont celles qu'un Anglois recherche avec le plus d'empressement. Cette finesse de goût , qui seule fait sentir tout le charme de la société , lui manque ; il n'en a même aucune idée : c'est ce qui l'oblige à se répandre au dehors , & à se permettre toutes sortes de plaisirs. Voilà pour le peuple. Pour ce qui est des Grands , l'esprit de parti soutenu des préjugez les plus extraordinaires , les rassemble ou les désunit. Ces liaisons que le cœur autorise , & qu'une douce habitude enhardit , ne sont point de leur goût : il s'estiment assez , pour se deffier les uns des autres ; mais cette estime ne peut jamais aller jusques à l'amitié.

*De leurs mœurs l'antique âpreté
Bannit de la Société
Les soins , les égards , l'indulgence ,
Et la facile complaisance.*

Toujours pleins de nouveaux desirs,
 Faloux, & se craignans sans cesse,
 Ils ignorent que la sagesse
 Se prête souvent (^a) aux plaisirs.

Il y a ici des Caffez pour tous les états & pour toutes les conditions. Ceux des Politiques sont les plus fréquentez : c'est-là qu'on voit naître des conversations aussi graves qu'inutiles, & aussi vives que peu intéressantes. Les démarches de chaque parti y sont censurées avec la dernière severité. On veut en penetrer les motifs, & pour ainsi dire, les quintessentier : c'est le foible des Anglois, ils pensent (^b) trop, & ils aiment à subtiliser leurs pensées. Affamez de reflexions, ils veulent trouver de la sagesse & de la dexterité dans les choses les plus casuelles & les moins préméditées. Cependant ici plus qu'ailleurs le hazard se mêle des événemens.

(a) *Misce stultitiam consiliis brevem : dulce est desipere in loco.*

(b) Saint Evremont a dit plaisamment que les plus honnêtes gens du monde sont les François qui pensent, & les Anglois qui parlent.

Tel a vanté sa haute prévoyance,
 Et s'est crû Ministre avoué
 Par la fortune & la prudence,
 Qui n'avoit pour toute science
 Qu'un esprit vif, & qu'un air (a)
 enjoiné.

On trouve ici dans les Caffez plusieurs gazettes courantes, que l'esprit de parti caractérise singulièrement. Comme chaque Anglois peut expliquer ses pensées avec toute la liberté possible, il les confie de la même manière à la presse : elles ont un air de liberté & de hardiesse, qui touche principalement ceux qui aiment à considérer l'homme par ce qu'il a de bizarre. Plusieurs de ces gazettes sont politiques ; il y en a (b) d'autres uniquement destinées à annoncer les nouveaux ridicules, qui

(a) Ces vers regardent le V... de B... qui vient de jouer le rôle du monde le plus étrange.

(b) Telles sont les pièces imprimées sous le nom de M. Stéelle, & composées par les meilleurs esprits d'Angleterre. Ce M. Stéelle a été estimé, tant qu'il n'a fait que prêter son nom ; mais on l'a méprisé dès qu'il a voulu composer de son chef.

paroissent sur la scene. Rien n'échappe à cette espece de Nouvellistes de la société civile : & les fatuites de la veille sont le lendemain exposées à la vûe publique. Qu'une gazette pareille seroit necessaire à Paris ! le ridicule n'y brilleroit pas si hautement , & la raison van-gée verroit avec plaisir les fots demasquez & exposez à la risée des honnêtes gens.

Chaque climat produit ses fous :

Mais malgré la bizarrerie

Qui distingue chaque folie ,

Legers , importuns , vains , jaloux ,

Au fond ils se ressemblent tous.

On connoit à Londres bien moins qu'à Paris cette espece de fots déguisez sous le nom burlesque (*) de petits maitres ; & ce ne sont en verité que des novices qui imitent foiblement les nôtres. Toutes leurs mignardises me paroissent affectées ; & leurs airs sont insipides : on peut dire qu'ils sçavent moins que nous l'art d'être agréablement ridicules. Un petit maitre Anglois

(*) Voyez ce que Vignenil de Marville en a dit.

est gêné dans ses manieres , & resserré dans ses extravagances.

*Il ne plaît ni par sa finesse ,
Ni par un riche ajustement ,
Hardi sans ce ménagement
Qui convient à la politesse ,
Il plaisante grossièrement ,
Et se pâtre négligemment.*

Le caractere du Petit-maître que je viens de tracer, annonce le goût des Dames Angloises. Ce sont deux choses liées assez étroitement , que le hazard & le caprice gouvernent tour à tour. Pourquoi le dissimuler ? L'extravagance des petits-maitres , & la coqueterie des femmes donnent le ton à toutes les sottises du tems. C'est ce qui m'a fait rapprocher ces deux caracteres ; peut-être m'en aura-t-on quelque obligation.

*De leurs suffrages naît la Mode ,
Tiran fier , jaloux , incommode ,
Qui veut tout soumettre à ses loix :
Mais quoiqu'il regne sans méthode ,
Il agit cependant par choix.*

Les Angloises sont presque toutes fort aimables ; elles frappent du premier

abord, & le cœur s'intéresse aisément en leur faveur. Tel est l'effet ordinaire de tout ce qui a un droit véritable pour plaire. La beauté naïve me paroît ici fort à la mode ; le rouge & le blanc sont des choses presque inconnues : avares de leur reconnaissance, les Anglois ne veulent rien devoir à l'art, ni à une parure trop étudiée.

La riante simplicité

D'une jeune & tendre Bergere,

Seule a droit de leur plaire :

Et le visage frelaté

De l'industriuse coquette,

Qui le matin sur sa toilette

Cueille ses roses & ses lis,

N'est chez eux d'aucun prix.

Les assemblées publiques offrent à Londres un coup d'œil charmant ; les moins sensibles en sont touchés : une agréable confusion d'objets qui plaisent étonne la vûe la plus aguerrie, & lui ôte en même tems le plaisir de décider : peu sûre de son choix, elle ne sçait alors à qui donner la préférence, & craint de se tromper.

*Mais que dans cette aimable crainte
L'on trouve de charmans appas,
Et qu'un cœur aime la contrainte,
Que cause un si doux embarras !*

Le commerce des Dames Angloises n'a point cette douceur, ni cette délicatesse, qui en flatant le cœur seduisent agréablement l'esprit : sérieuses par habitude, autant que par goût, elles ne connoissent point ces parties de plaisir où regne un badinage enjoué : toutes leurs visites sont contraintes & gênées ; la tristesse y préside, & cette espèce de tristesse que l'art ne peut donner les accompagne par tout.

Jamais on ne les voit sourire,

Ni plaisanter, ni dire

Un mot flateur & gracieux.

Du langage des yeux

Elles connoissent peu l'usage.

Tous leurs plaisirs sont sérieux,

Et l'amour en apprentissage

Est chez elles timide & sage.

En verité les Dames ignorent ici l'art de faire valoir leur beauté : elles ne l'ac-

compagnent point de ces manieres ingénieuses, dont la vivacité en declare tout le prix. Une jolie Angloise paroît indifferente & d'un goût nonchalant : incapable de se prêter aux sentimens qu'elle inspire, elle plaît, sans se donner la moindre peine pour plaire ; aussi ne trouve-t-on communément à Londres que d'immobiles appas. Les passions s'y traitent avec un serieux que la jouissance même ne peut dissiper : elles n'ont ni commencement ni fin ; un seul jour les voit naitre & mourir.

*L'art d'aimer est une chimere ,
 Qui contraint peu les fiers Anglois.
 De la police trop austere
 Qu'on suit dans l'Isle de Cythere ,
 Ils ne connoissent point les droits.
 Le plaisir de donner des loix
 Compose ici tout l'art de plaire.*

L'Amour n'a point le même cortège en Angleterre que dans les autres pais : il y est serieux & timide ; il s'abandonne rarement aux conversations badines, aux soins empressez, & à ces petites délicatesses qui lient insensiblement une étroite familiarité. On doit ici surpren-

dre une belle , & l'arracher à sa nonchalance. Le moment qui vous la fait connoître , vous rend heureux ; les affiduitez sont inutiles.

*Pas n'est besoin de longs soupirs ,
Ni de soins , ni de cette adresse
Qui sçait animer la tendresse ,
On n'achete point les plaisirs.*

Souvent même on n'a pas le tems de les souhaiter ; une jolie personne vous voit , vous parle , vous aime , & se rend. Voilà toute l'histoire de la plus belle passion ; un simple coup d'œil détermine une Angloise , son cœur se livre aux premières impressions ; & ces impressions sont peut-être ce qu'il y a dans la nature de plus raisonnable. Mais les Celadons (*) & les Astrées cheriroient peu cette maniere de traiter les affaires de cœur ; elle est trop naïve , & ces Héros

*De l'exacte galanterie
Ne veulent aimer qu'avec art.
Un amour qui naît par hazard ,
Et qui n'a qu'un seul jour de vie ,
Leur paroît un monstre hagard.*

(*) Voyez le Roman de M. d'Urfé.

Il n'y a point ici de milieu dans la coqueterie : ou elle est trop outrée , ou elle est fade & insipide. Ce libertinage raffiné qui permet à l'esprit de douter s'il est criminel , paroît un véritable jeu d'imagination. Cependant feuë Madame de Mazarin en avoit donné quelque sorte d'idée qu'on aprouva. Sa maison étoit flateuse & polie ; les Seigneurs (*) les plus spirituels de la Cour d'Angleterre , s'y trouvoient régulièrement chaque jour. Je le dirai , à la honte des societez trop bizarres & trop chagrines , on y voyoit par un mélange heureux

Briller la douce liberté ,

La raison , la vivacité.

Jamais l'ennuyeuse tristesse

N'y vint troubler de l'allegresse

L'aimable & délicat loisir.

L'esprit seul , l'esprit adorable ,

Rend un bonheur pur & durable ;

Sur ses pas marche le plaisir.

(*) Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de M. de S. Evremont , pour connoître les amis de Madame de Mazarin ; jamais on n'avoit rassemblé tant de personnes illustres par leur naissance & par leur merite.

Je me suis ici apperçu d'une Religion (^a) qui permet aux femmes de prêcher ; & les femmes de cette Religion assez extraordinaire sont toutes jolies. Un habit simple & une coiffure modeste leur prêtent un agrément que l'art imite quelquefois , mais que l'art n'attrape jamais. Est-il rien de plus flatteur qu'un Sermon prononcé par une belle bouche , & accompagné de ces graces qu'elle lui inspire ? Le cœur en est flatté , quoique l'esprit ne soit pas convaincu ; mais par malheur l'éloquence de l'aimable Angloise n'est animée que par le fanatisme. Son maintien , son ton de voix , ses postures ; tout est comique & burlesque. Entièrement semblable à une vieille (^b) Sybille élevée sur un autel & prête à prononcer des oracles ,

*Elle s'anime , elle s'agite :
Puis , avec un air hypocrite ,
Masquant sa voix , roulant ses yeux ,
Pousse au Ciel des cris furieux.*

(*a*) C'est celle des Quakers, ou Trembleurs.

(*b*) Qu'on se représente la Sybille de Cumès, telle que Virgile l'a dépeinte dans le sixième Livre de son *Ænéïde*.

Le Fanatisme brille en Angleterre avec plus de vivacité qu'en tout autre pais ; il n'y est point contraint ni gêné ; il étend même chaque jour son domaine. La folie des hommes en fait tous les frais ; & l'on ne sçait que trop qu'elle n'épuise jamais ses revenus. L'établissement des petits Prophetes échappés des Sevenes, est le dernier trait du Fanatisme en Angleterre. Des gens grossiers & ignorans , sans esprit , sans lecture , sans aucune idée du vrai , se croient inspirez , & le font croire à tout un peuple. On les écoute ; on les admire. Leurs extravagances (*) paroissent sensées , & leurs sotises raisonnables. Le monde sera-t-il toujours la dupe de ceux qui s'imaginent être les confidens de l'avenir ; n'aura-t-il jamais une juste haine

*Pour les fictions chimeriques
De ces Esprits melancoliques ,
Qui deguisant tout avec art ,
Font triompher le mensonge & le
fard ?*

(*) M. Fatio , Mathématicien celebre , & Misson , Voyageur peu crédule , écrivirent en faveur des petits Prophetes.

Souffrez

Souffrez , Monsieur , que je mette ici fin à ma lettre. Je sens que je vais me fâcher contre le genre humain ; & ma colere seroit assez inutile. Les hommes , vains , aveugles & paresseux , veulent être trompez & toujours trompez de la même maniere. Pourquoi me chargerois-je du soin de les désabuser ? Jaloux de nos plaisirs , ne les depouillons pas (*) de leurs préventions. Elles nous rejoüissent. Au reste , Monsieur , ayez quelque indulgence pour un ouvrage que vous avez fait naître ; vôtre aprobation me répondra de celle du public ; mais le public sera-t-il équitable ? Je voudrois seulement qu'il fût curieux.

A Londres ce 2. Juin 1713.

(*) *Heureux qui , épuré des sentimens vulgaires , peut dire avec Lucrece !*

Suave mari magno , turbantibus æquora
ventuis ,

E terrâ magnum alterius spectare la-
borem ;

Non quia vexari quemquam est jucunda
voluptas ,

Sed quibus ipse malis carcas , quia cer-
nere suave est.

FIN.

M

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.	D	<i>De la Route de France à Madrid par les Pirenées.</i>	pag. 1
CHAP. II.		<i>Des mœurs des Espagnols, & de leurs occupations ordinaires.</i>	p. 4
CHAP. III.		<i>Remarques sur les pratiques exterieures de Religion.</i>	p. 14
CHAP. IV.		<i>Leur musique d'Eglise.</i>	p. 16
CHAP. V.		<i>Leurs Predications.</i>	p. 18
CHAP. VI.		<i>De la maniere qu'ils se comportent à l'Eglise.</i>	p. 19
CHAP. VII.		<i>Leur maniere de communier.</i>	page 25
CHAP. VIII.		<i>Leurs Baptêmes.</i>	p. 28
CHAP. IX.		<i>Leur maniere de porter les Sacremens aux malades.</i>	p. 29
CHAP. X.		<i>Leurs Mariages.</i>	p. 30
CHAP. XI.		<i>Leurs Processions, & celle du Vendredy Saint.</i>	p. 33
CHAP. XII.		<i>Remarques sur la Procession de la Fête-Dieu.</i>	p. 45
CHAP. XIII.		<i>Remarques sur la Ceremonie faite à Madrid pour la Canonisation de quatre Saints nouveaux.</i>	page 49

TABLE.

CHAP. XIV. <i>Relation de la Ceremonie de la Reconnoissance de Philippe V.</i>	page 54
CHAP. XV. <i>Remarques sur le Clergé.</i>	p. 70.
CHAP. XVI. <i>Remarques sur la Cour d'Espagne.</i>	p. 82
CHAP. XVII. <i>Ce qui s'observe lorsque le Roi Catholique fait un Grand d'Espagne.</i>	p. 86
CHAP. XVIII. <i>De la Table du Roi quand il mange en public.</i>	p. 88
CHAP. XIX. <i>Dés Troupes qui composent la Maison du Roi.</i>	p. 91
CHAP. XX. <i>Remarques sur les revenus de la Couronne.</i>	p. 95
CHAP. XXI. <i>De la Bibliotheque du Roi Catholique.</i>	p. 105
CHAP. XXII. <i>Des Cours de Justice, & des Conseils d'Espagne.</i>	p. 108
CHAP. XXIII. <i>Comment on exécute les Criminels.</i>	p. 114
CHAP. XXIV. <i>Remarques sur le Tribunal de l'Inquisition.</i>	p. 118
CHAP. XXV. <i>Des Ordres militaires d'Espagne.</i>	p. 125
CHAP. XXVI. <i>Des Universitez d'Espagne.</i>	p. 128
CHAP. XXVII. <i>Description de l'Escurial.</i>	p. 136

TABLE

<i>Origine des Grands d'Espagne.</i>	p. 161
<i>Memoire presenté par le Duc d'Arcos au Roi Catholique Philippe V.</i>	p. 190
<i>Relation de ce qui se passa à l'entrée du Roi Louis XIV. le 26 Août 1660. au sujet des rangs de Messieurs les Ducs & Pairs de France.</i>	p. 210
<i>Nouveau Voyage d'Angleterre.</i>	p. 223

Fin de la Table.





1128765

